

salle escorté de ses partisans, tenant entre les mains son gâteau, avec une incomparable fierté.

---

Rockledge, 2 avril.

Presque aussitôt au-dessous de Saint-Augustine, le paysage recommence de changer. Le palmetto qui se traînait à terre en broussailles, se prend à grandir. Il est d'abord haut comme un enfant, puis comme un homme, puis comme deux. Ses colonnades se font serrées. Des arbres étranges apparaissent dont le tronc jaillit d'une bulbe énorme, pareille à l'oignon d'un gigantesque orchis. Les champs d'orangers se multiplient, plus vastes, plus profonds, et l'atmosphère brûlante révèle l'approche des tropiques, plus voisine encore. Mais l'énergie Américaine ne semble pas touchée par le climat. Ce Midi n'a d'un Midi que sa végétation et sa lumière. La dure race énergique y est toujours tendue à la lutte. Les wagons chargés de fruits se succèdent sur la ligne du chemin de fer, aussi nombreux qu'aux environs de Chicago les wagons chargés de viande. Ils sont ventilés comme les autres étaient gelés. On voit les plaines se défricher et se couvrir de ces orangers qui n'étaient pas du pays. Il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans que l'on s'est avisé de les planter dans cette terre, et déjà le commerce des oranges de Floride menace celui des oranges d'Espagne

et de Sicile. Comme sur le bord de l'Ouest, cette ligne de chemin de fer sème les petites villes le long de ses rails, et les spéculations de terrains se greffent sur le tout. On me raconte qu'à Lake Worth, où je serai après-demain, un des magnats de cette compagnie a ainsi élevé subitement, dans une espèce de désert, un hôtel qui est un palais; puis il a prolongé la ligne pour arriver à son hôtel, et une ville d'hiver est en train de naître là-bas, par enchantement. Ici encore vous retrouverez cette obsession de l'Europe, qui se mélange, chez ces gens, aux intenses originalités de leur esprit d'entreprise. L'idée de donner à leur pays une Riviera hante ces grands spéculateurs de la Floride. Ils y ont réussi, sans pouvoir jeter sur cette côte ce qui fait le charme de notre Provence, cette jolie fièvre de la mondanité cosmopolite, — ni le charme de la rivière de Gênes, ce voisinage des premiers musées et des premières églises de la divine Italie. — Mais si cette Floride n'a pas l'élégance de Cannes, ni les fêtes de Nice, ni la sorcellerie de l'Art, quels paysages et quelle nature!

... Je me suis promené ce soir sur le bord de cette *Indian River*, que je descendrai demain. — C'est une longue lagune de cent soixante milles, large de deux lieues à certains endroits, de cinquante pieds à d'autres. Un ruban de terre, développé indéfiniment, la sépare de l'Océan. Elle va ainsi, étalée le long de toute la presqu'île, et semée sur



sa plage paisible de stations d'hiver comme celle où je me suis arrêté aujourd'hui... Il était cinq heures. Le soleil baissé sur l'horizon enveloppait d'une poussière vibrante et lumineuse le foisonnement de la végétation. Je suivais entre les palmiers le sentier qui longe la berge. Ces beaux arbres poussaient de tous les côtés, non plus par bouquets, comme dans les oasis d'Orient, mais en forêt, redressant, penchant leurs troncs gigantesques épanouis là-haut en larges raquettes vertes où le vent émuovait un murmure métallique. Entre ces fûts comme feutrés d'une écorce effilochée, d'immenses plantes, d'essence pour moi inconnue, montaient par buissons, chargées de fleurs tout ouvertes, rouges ou bleuâtres, — des fleurs d'étoffe, de satin, de velours, larges comme deux fois un lis. Des chênes verts se mêlaient à ces fleurs et à ces palmiers, enlacés, étouffés sous un réseau de lianes d'un vert très pâle, et, quelquefois, à un moment de la promenade, un interstice soudain entr'ouvert laissait voir un bois d'orangers, avec les fruits d'or piqués dans le feuillage lustré. L'eau de la lagune était toute frémissante de la marée qui, par un goulet voisin, se fait sentir jusqu'ici. Cette eau clapotait contre le rivage, parmi les arbres debout et contre le bois des arbres écroulés, avec une monotonie rythmée où l'on devinait la palpitation, comme la respiration de l'Océan, perdu là-bas derrière la bande de terre protectrice. On l'appelle la *Fairy Land*, la Terre des Fées, vieux ressouvenir des pays de brumes, de l'Irlande et

de l'Ecosse, d'où sont venus tant de colons d'ici. Sur cette nappe tout ensemble morte et vivante, reposée et remuée, des yoles glissaient légères, la coque renflée, la voile haute et pleine de vent, — un vent chaud, une haleine de langueur et d'ardeur. Le long de ce chemin de rêve, des cottages se succédaient, ouvrant à même la forêt leur petite terrasse couverte. Là une femme malade se balançait dans un hamac. Ailleurs un jeune homme au teint épuisé lisait et songeait. C'était vraiment une nature pour s'y éteindre doucement, une nature contre laquelle ne plus lutter, où s'absorber, envahi, bercé, endormi. Pensant à l'âpre hiver de Boston et de New-York, avec sa neige et ses traîneaux, je sentais comme cette terre est grande, comme elle touche à l'une et à l'autre extrémité des climats. Je réalisais l'énormité de ce continent, et je me demandais de nouveau si, la conquête une fois installée, — elle est si récente, — l'Américain se laissera pénétrer par cette diversité des climats, s'il installera une civilisation plus douce dans ces Etats-ci, plus analogue à cette lumière et à cette beauté. Et comme pour répondre ironiquement à cette question, voici qu'à un détour du chemin j'aperçus un train *vestibulé* qui passait à toute vapeur parmi les arbres, et sur un tronc de palmier les feux du soleil qui finissait de tomber, éclairèrent une affiche où je pus voir qu'une certaine source minérale est le « Czar des eaux de table ».



Sur l'Indian River, 3 avril.

... Je reprends ce journal sur un bateau de forme singulière qui descend vers le poste militaire de Jupiter, d'où le chemin de fer me mènera jusqu'à Lake Worth. — C'est, en bas, une espèce de radeau, où va et vient un équipage uniquement composé de noirs. Des piliers s'y érigent, qui supportent une espèce de pont, et au-dessus une passerelle. Dans l'intervalle de ce pont et de cette passerelle, une longue salle à manger est disposée. De petites cabines ouvrent sur elle des deux côtés. La roue est derrière, qui meut lentement cette embarcation, faite pour ces eaux parfois profondes, parfois si peu hautes que le dessous plat du radeau gratte le sable. J'aurai sans doute été l'un des derniers à descendre ainsi cette lagune, car la voie ferrée va être ouverte demain entre Titusville et Jupiter, en sorte que l'on ira de New-York à Lake Worth sans avoir à changer de wagon. Le capitaine, un Américain des Etats du Sud, mâtiné d'Espagnol et de Français, avec un petit visage spirituel d'habitant de Tarbes ou de Pau, et un je ne sais quoi d'inexprimablement aristocratique dans ses simples manières, me montre les rails sur le rivage et il me dit : — « Chaque fois que vous voyez une traverse de chemin de fer, vous voyez la tombe d'un *steamboat man*... » Le chemin de fer ira plus vite. Il évitera au voyageur la longue journée de huit à dix

heures sur les détours de la rivière. Il ne lui en donnera pas l'intimité.

... Une eau très large d'abord, tout de suite après l'embarquement à Fort Pierce, avec la ligne à gauche de la bande de terre, étroite et boisée, qui sépare cette eau de l'Océan. Presque pas de trace de culture, ni sur cette gauche, ni sur la droite où s'étend la terre ferme, mais toujours cette végétation intense, qui grandit encore depuis Rockledge. A mesure que les rives se rapprochent, on aperçoit mieux l'inextricable treillis des branches. Dans ces bois un arbre domine maintenant, dont le tronc sert de couronne à des racines à jour, emmêlées à la manière d'un énorme nœud de serpent. On dirait encore les tentacules immobiles d'une monstrueuse méduse dont le corps serait formé par le tronc de l'arbre et qui pomperait l'eau, avidement, insatiablement, de ses cinquante bouches pâmées. A côté, des palmiers se dressent, presque tous déjà brûlés et roussis. Des herbes et des buissons s'entrelacent, en fourrés colossaux de la hauteur de deux hommes, dangereux maquis où les bêtes les plus formidables paraissent devoir se tapir. Au moment où la rivière se resserre, la grande rumeur de l'Océan commence de se faire entendre. Soudain il apparaît lui-même par-dessus la ligne des arbres, — immense et bleu, d'un bleu de saphir, d'un bleu de lapis, avec la traînée sur cet azur intense d'un azur noir, d'une large veine, presque pourpre tant elle est violette.



C'est le *Gulf Stream*, la mystérieuse coulée d'eau brûlante à travers les profondeurs froides de cet Atlantique. Les énormes lames se brisent en crêtes d'écume blanche sur la plage que l'on aperçoit du pont du bateau, tant la langue de terre préservatrice est ici mince et basse. Elle s'interrompt, et un goulet s'y creuse par où les hautes lames se précipitent, arrêtées tout de suite par un îlot de sable jaune sur lequel se posent des milliers de mouettes et de pélicans. Le bruit de la roue de notre bateau les fait partir. Le tourbillon des ailes éperdues blanchit le ciel, où les taches noires des grands échassiers s'éloignent moins vite. J'entends se prolonger le cri des mouettes. Ce gémissement, pareil à celui d'un enfant malade, est si humain qu'il fait mal.

Cependant le capitaine va et vient sur sa passerelle, préoccupé d'un vaste baquet où il conserve une vingtaine de petits alligators pris à même les criques. Les passagers, qui se sont vite liés les uns avec les autres, se répètent des histoires de chasse plus ou moins authentiques, et un gentleman du Nord, qui voyage en chapeau haut de forme et en redingote, nous raconte sa vie d'homme d'affaires. Elle me paraît trop typique pour que je ne la note pas ici même. Jusqu'à quarante-cinq ans il a travaillé très durement. Il était à la tête d'abord d'une entreprise de bouchons, puis d'une entreprise de savons. Quand il fut *out of business*, il entreprit de réaliser un projet caressé pendant des années, celui de faire le tour du monde. Il était veuf. Le

voilà parti avec sa fille unique pour le Japon. Elle y rencontre un compatriote avec lequel elle se fiance contre la volonté du père. Ils se séparent. Dégoûté de continuer sa route tout seul, ce père rentre à Philadelphie, sa ville natale, et, comme avant de s'embarquer pour sa longue absence, il avait vendu ses meubles, congédié ses domestiques et quitté sa maison, il s'installe à l'hôtel où il achève de vieillir depuis cette époque, — il y a dix ans déjà! — trompant sa solitude par des excursions. Ces *trips*, comme on dit ici, consistent à aller pour une saison en Palestine, pour une autre en Espagne. Ce printemps, il se prépare à pousser jusqu'à la Havane. Mais c'est le tour du monde qu'il voudrait faire, et qu'il ne fera pas, tant la colère le saisit à l'idée du mariage de sa compagne de route.

— « Et avez-vous revu votre fille? » lui demande quelqu'un.

— « Jamais, » répond-il énergiquement.

... Les dix heures de ce trajet paisible passent vite, enchantées par le paysage et amusées par les saillies originales de ce pur Yankee, lequel nous célèbre la gloire d'un certain club de Philadelphie, — le plus ancien club Anglo-Saxon du monde, nous assure-t-il, depuis la disparition du *Beefsteak Club* de Londres. Il nous décrit l'antique organisation de ce cercle, avec son gouverneur, son lieutenant-gouverneur et son shériff. La fonction de ce dernier consiste à mettre en état d'ar-



restation celui des membres qui ne vide pas son verre de vieux Madère, et en guise d'amende on verse le vin dans les manches du délinquant. Notre compagnon nous vante les délices d'une certaine alose grillée, connue sous le nom de *planked shad*, et qui se mange dans de la vaisselle d'argent aux armes de William Penn. C'est un de ces Américains qui vous soutiennent et qui vous démontrent que leur pays est peuplé de plus vieilles familles que l'Europe. Il les énumère, et sans pouvoir lui donner tort, je me rappelle cette plaisanterie d'un de mes amis Anglais : au terme d'une conversation pareille, et comme son interlocuteur, après avoir fait remonter sa généalogie jusqu'à l'un des *Pilgrim Fathers*, lui demandait :

— « Et vous, où sont vos terres? »

— « Ce sont les plus grandes du monde, » répondit flegmatiquement l'Anglais, « car elles contiennent les forêts où fut coupé le bois avec lequel on construisit le plus vaste de tous les bateaux, un bateau qui portait autant de gens que la plus énorme flotte... »

— « Et lequel? » demanda l'autre.

— « La *Mayflower*. »

Et c'est vrai que les Américains citent trop souvent ce nom vénérable. Cette exagération n'empêche pas que l'on ne rencontre sans cesse dans ce pays si neuf des traces d'une civilisation déjà très lointaine. Elle paraît même plus lointaine, tant elle est abolie. Je le sens, à écouter les dernières anecdotes du Philadelphien, sur le quai d'une

gare, à Jupiter, une fois descendus de bateau. Dans le soir qui tombe, et en attendant le départ du train, je vois des nègres sous un hangar, des employés de cette ligne, travailler en jouant. Ils n'avaient sans doute pas vu de locomotive avant l'année dernière. Ils roulent de gros fardeaux et ils musardent, ils chantent, ils s'interpellent, ils se donnent des surnoms, ils s'allongent des claques, et cependant ils continuent d'édifier la bâtisse inachevée. Elle sert déjà au transport qui est en train de modifier ce coin perdu, de mettre sur ce bout sauvage de péninsule une première couche d'une civilisation aussi, mais qu'elle est neuve, qu'elle est fragile! Il y a tant de coins pareils aux Etats-Unis, que les autres, les moins récents et surtout les séculaires, semblent une anomalie.

---

Lake Worth, 4 avril.

... Je suis arrivé à Lake Worth hier à la nuit tombée. Voilà encore une de ces impressions de contraste comme l'Amérique seule peut en donner : un bout du monde, un coin de péninsule très loin des grandes et des petites villes, plus de villages même, plus de culture, des lieues d'une solitude périlleuse et inaccessible; puis tout d'un coup, par la fantaisie d'un propriétaire de chemin de fer, un hôtel dressé qui est un palais. Je vois celui-ci,



dont on m'avait tant parlé, remplir un coin d'horizon de sa masse énorme et lumineuse, par delà une large nappe d'eau où tremble le reflet d'un admirable ciel d'étoiles. Le train s'est arrêté au bord du vaste étang salé qui baigne là-bas *Palm Beach*, la Plage des Palmes, où ce fantastique hôtel se trouve placé. Un bateau de promenade, coquette embarcation à vapeur, meublée avec cette même invraisemblable fantaisie, vient nous prendre, et après des virevoltes esquissées un peu au hasard sur cette eau sombre, pour éviter ici un banc de sable, là les poutres d'une future jetée, le palais apparaît, aussi luxueux que s'il profilait à New-York, sur les trottoirs de la Cinquième Avenue, cette entrée à colonnettes, illuminé d'électricité, perforé d'ascenseurs. Son hall est rempli d'hommes et de femmes en toilette de bal qui dansent éperdument et qui montrent des teints brûlés par le soleil torride du jour, par les stations sur la grève sablonneuse, par les bains dans cet Océan tout voisin et que le *Gulf Stream* chauffe comme la Méditerranée en été. De temps en temps un couple de danseurs vient sur la terrasse; ils respirent la douce nuit tropicale, et, paresseusement, ils sucent des oranges qui partent emplissent de larges corbeilles, parfumant l'air d'un arôme sucré, tandis que le vent, venu des jardins, roule sur cette terrasse et dans ce hall des parfums de fleurs inconnues.

... Quel pays pour y être heureux, à la façon d'une

plante qui pousse au soleil, insouciante et sans désir d'être ailleurs! En ouvrant ma fenêtre au matin, je vois, entre le lac et la maison, une forêt de cocotiers. Les fruits apparaissent au milieu des palmes, pendus par grappes et aussi gros que des têtes d'enfant. En allant du côté de l'Océan tout à l'heure, je respirais l'odeur d'un bois de lauriers-roses qu'un tramway desservi par un seul cheval traverse pendant un mille. La voiture froisse en passant ces beaux arbres aux fleurs de chair dont les gens d'ici n'ont pas même taillé les branches, en sorte que nous déchirons, que nous meurtrissons ces vivantes fleurs. Mais cette végétation est si puissante qu'il semble que demain ces souillures seront réparées. Il s'exhale de ces arbres et de ces herbes, des champs d'nanas et des bois de cocotiers, comme une chaude odeur de poussée qui enivre. Cette nature est à la fois trop violente et trop douce. La mer au bout de cette allée de lauriers-roses est trop bleue. Ce n'est plus le sauvage Océan, c'est la Méditerranée, la voluptueuse, la féminine... — Mais non. Vue de près, la colossale enflure des lames révèle que c'est bien le grand, le mâle Atlantique. Sur cet azur passe de nouveau la grande artère sombre du *Gulf Stream*. Des formes gigantesques de poissons jouent dans les bleus et les violets de la houle. Ce sont des requins. Leur présence n'empêche pas les jeunes Américaines de se baigner sur cette libre plage. J'entends l'une d'elles dire à une autre qui hésite :



— « *Go and run your risk.* — Allez et courez votre chance. »

Ce mot contient toute une philosophie.

Lake Worth, 6 avril.

... En barque, à pêcher tout le jour sur la vaste lagune intérieure, avec deux nègres dont un arrive des îles Bahamas. Il me dit qu'il est Anglais, et il me montre une lettre sur laquelle se trouve un timbre à l'effigie de la Reine : « *My old Missus,* — ma vieille Dame, » s'écrie-t-il. Son visage, plus ferme et plus fin que celui de la plupart des noirs d'ici, se fait sérieux pour ajouter qu'il appartient en religion à l'Eglise Anglaise : *Church of England*. La vanité d'être un membre, même très humble, de ce vaste empire Britannique, est en lui. En l'écoutant, je me rends mieux compte du prestige qui maintient unies tant de terres et de si lointaines sous la domination de la *old Missus*. Cette fierté qui faisait dire aux habitants de la Ville Eternelle leur hautain *Civis Romanus sum* dicte à ce batelier des propos d'un étrange dédain pour les Etats-Unis :

— « Les Anglais, » dit-il, « ont supprimé l'esclavage bien avant cette nation-ci. »

Et il me raconte que sa grand'mère, emmenée d'Afrique sur un négrier Espagnol, a été délivrée dans la mer des Antilles par un vaisseau de guerre

Anglais, et aussi qu'elle parle toujours de retourner là-bas, dans son pays. Il l'aime beaucoup, et il se réjouit de la revoir, lorsque dans quelques jours, sa saison d'hiver terminée, il pourra rentrer chez lui. Il est fiancé depuis l'automne dernier. La lettre dont il me montre l'enveloppe est de sa promise. Je songe, devant ces sentiments de famille rendus possibles chez ces pauvres noirs par la liberté, à la négresse dont on m'a raconté l'histoire en Géorgie. Elle avait eu vingt-quatre enfants, qu'on lui avait pris tout jeunes, pour les vendre çà et là. Après la guerre de Sécession, elle se mit en marche pour les retrouver tous, les revoir, les voir plutôt, avant de mourir. Quelle réalité d'un tragique égal à celui de la légende de Niobé, si cette femme noire avait de l'âme ! Et pourquoi pas ?

... Notre barque va longeant la côte. Le vent gonfle la haute et longue voile. C'est un bateau profond et large avec lequel le nègre est venu des Bahamas ici, et dans quinze jours, il y retournera. Il a payé ce bateau trois cents dollars. Sa pêche sur ces mers si riches lui suffit, et elle est facile. Deux lignes à l'arrière suivent le sillage avec deux hameçons sans appât. La petite forme colorée d'un poisson en métal danse à l'extrémité. C'est assez pour attirer les poissons vivants. Ils foisonnent comme aux premiers jours du monde dans ce vaste étang où quasi personne ne venait avant ces dernières années. Autour de nous, ils sautent par centaines, crispant leur souple corps blanc au-dessus de l'eau frémissante. Les histoires d'alligators et de ser-



pents à sonnettes ont maintenant remplacé les souvenirs personnels dans la conversation du pêcheur. Elles sont fantasmagoriques, — moins pourtant que l'inscription que j'ai vue hier sur un étang près de l'hôtel : « *Pet Gators! Don't shoot.* — Alligators favoris! Ne leur tirez pas dessus. »

... Nous arrivons, poussés par cette brise, à une plantation que je veux visiter. Le rude personnage qui m'en fait les honneurs est un Irlandais de Cook. Il peut avoir cinquante ans. Son œil est étrangement clair dans sa figure, restée rousse malgré le climat, — clair de cette clarté, presque verte dans le bleu, particulière aux Celtes de son île. Un énorme chapeau de paille sur ses cheveux gris, une chemise ouverte sur sa poitrine, un pantalon tenu par une ceinture de cuir à laquelle est appendue une gaine de revolver, de grosses bottes, de quoi marcher dans les taillis sans craindre les serpents, — voilà tout son costume. Il est ici depuis seize ans. A la suite de quel procès politique? Il ne le dit pas, quoiqu'il raconte qu'il a fait de longs mois de prison à Dublin. Le goût de la vie sauvage l'a entraîné dans ce coin de Floride, alors terriblement solitaire et vide. Il y cultive des fruits et des légumes. Ses ouvriers empilent dans des caisses, pour les expédier à Philadelphie, des tomates qui ont le goût d'une pêche. Partout, dans sa plantation, les cocotiers, les goyaves, vingt essences d'arbres à épices poussent et prospèrent.

Il serait riche, me dit-il, n'était que tous ses envois arrivent à destination à moitié dévalisés par les gens des chemins de fer et des bateaux. Et puis, le conspirateur regrette l'Irlande. Je le devine, à l'accent dont il m'en parle, quand il sait que j'y ai voyagé. Les cieux brouillés du comté de Clare, les gazons humides du Phoenix Park, la mélancolie des lacs de Killarney, remplacent une minute devant le regard de sa rêverie les cieux éclatants, les verdure opulentes, les eaux tièdes qui nous entourent. Nous évoquons nos souvenirs communs, assis sur un tronc de palmier abattu, tandis qu'un nègre, pour nous désaltérer, brise à coups de hache la cosse d'une noix de coco qu'il vient de choisir en la faisant tinter à son oreille pour voir si elle est pleine de lait. Les scènes imaginées dans mon enfance à travers les pages du Robinson me reviennent à la pensée, et, durant ces quelques secondes, je réalise ce qui fut l'attrait ensorceleur de toute cette contrée aux premiers temps de la découverte, l'espèce de poésie d'idylle, soudain goûtée sur une terre sans possesseurs, avec la nostalgie de l'Europe abandonnée, pour adoucir, pour attendrir la saveur trop âpre de ce farouche animalisme. Il y manque aujourd'hui ce qui achevait d'exalter le colon d'autrefois, tant l'homme est fait pour se développer par l'action et dans l'action : — la demi-ivresse du danger toujours voisin.



Lake Worth, 7 avril.

... Je vais quitter demain, à la pointe du jour, l'adorable oasis de ces jardins jetés entre cette lagune et l'Atlantique, pour gagner New-York et de là, par un autre des *lévriers de mer*, Liverpool, puis la France. Avant de m'en aller je voudrais transcrire parmi ces notes une courte et tragique histoire qui m'a été répétée par un des cottagers des environs, un ancien industriel de l'Ohio affolé de yachting et de pêche, un géant blond à muscles de boxeur, et qui habite un petit chalet en bois, apporté du Nord par pièces numérotées. Il s'amusait à prendre des requins en tendant sur la plage de l'Océan une ligne grosse comme un câble, avec un véritable harpon auquel il attachait comme appât d'énormes poissons tout entiers. Je lui avais été présenté, suivant la mode Américaine, par un de mes compagnons de table à l'hôtel, et il m'avait, toujours d'après la mode Américaine, témoigné aussitôt cette chaleur spontanée d'hospitalité qui demeure le trait le plus charmant du caractère national. Je venais de lui raconter ma visite à la plantation de l'Irlandais et cette impression que j'en rapportais d'un homme absolument réfractaire aux amollissements du milieu où il vivait et toujours préoccupé de l'unique Irlande. La conversation s'engagea entre nous sur cette race excitable et violente, sur ses vertus d'invincible patriotisme et sur ses cruautés dans la

vengeance. L'anecdote par laquelle il m'illustra cette psychologie du Celte, m'a prouvé combien j'avais tort de croire que le frisson du danger manque à ce paysage. Je la reproduis avec quelques variantes sous la même réserve que l'histoire de M. Scott. Celle-ci pourrait s'intituler : *Une exécution*. Imaginez pour cadre à cette causerie un chemin au bord du lac parmi des lauriers-roses, une nappe d'eau teintée de mauve où sautent des poissons d'argent et d'or, où nagent des crabes pareils à des tortues, avec une pince qui leur sort de la bouche comme une épée. Un nègre passe, traînant à l'extrémité d'une corde un crotale qu'il vient de tuer et dont il a déjà coupé et vendu la sonnette. La bête saigne sur le sable. Le ciel se colore de flammes qui teintent de pourpre les voiles des barques, et voici comment s'exprime, avec force *well nasillards*, le yachtman de l'Ohio :

... « C'était la première année de mon séjour ici, » commença-t-il, « et l'endroit était beaucoup plus désert qu'aujourd'hui, quoique les travaux de l'hôtel fussent déjà ébauchés, et que toutes les familles des ouvriers habitassent autour des fondations, dans des cases construites comme celles que vous avez pu voir le long du tramway. Mon chalet était le même. Je passais, comme aujourd'hui, des journées entières, quelquefois des semaines, sur l'eau. La pêche était meilleure. Les poissons sentent déjà l'homme, et ils s'en vont comme les



alligators. Ce n'est pas le danger qui les chasse, c'est le bruit. Il n'y a que les serpents qui ne s'en vont pas. Pas d'année où ils ne me tuent deux ou trois chiens. Ils les mordent aux naseaux et c'est l'affaire d'une heure à peine. C'est par dégoût de ces bêtes que je chasse moins. Mais à cette époque, j'étais dans toute la ferveur de ce sport, d'autant qu'il y avait à une vingtaine de milles d'ici des bois remplis de petits ours bruns à la poitrine jaune. Le chemin de fer va finir de les faire émigrer. Ces jours-là, et pour commencer de grand matin, je couchais dans mon bateau que j'amarrais dans une crique très sûre, au bord de laquelle s'étendait une plantation pareille à celle que vous avez visitée hier. Un homme y vivait, un blanc, servi par quelques noirs. Mettons qu'il se faisait appeler M. Shaw, et il se donnait comme un Américain du Nord. Je n'avais pas causé avec lui dix minutes que je le savais Irlandais. Il y a deux choses que ces gens-là ne changent pas : leurs yeux d'abord, puis leur façon de prononcer certaines lettres, le *i* et le *r*. Faites-leur dire un mot où il y ait le son *ai*. Ils ne le peuvent pas. Ils disent *oi*. Pourquoi M. Shaw dissimulait-il sa nationalité ? Cette question ne m'intéressait guère, et je ne me la posais même point. Nous autres Américains, nous avons cela de bon que nous ne tenons pas compte du passé des gens. Nous estimons qu'un homme n'est jamais trop vieux pour recommencer sa vie, et nous n'allons pas chercher dans ce qu'il fut de quoi l'empêcher d'être ce qu'il est ou ce qu'il

sera. Je pensai que M. Shaw avait été compromis dans quelqu'un de ces innombrables attentats qui se sont commis en Irlande, et qu'il se cachait pour avoir la paix, en attendant de recommencer. Je ne m'en serais jamais occupé s'il n'avait eu la singulière manie de ramener sans cesse la conversation sur la mort violente. Je l'entends encore me dire de sa voix un peu rauque des phrases comme celles-ci :

— « Savez-vous que le meurtre dans cet Etat est presque impuni ? Il y a eu six assassinats dans les deux derniers mois. Les auteurs ont tous été acquittés. Le juge a relâché le dernier pour trois dollars... Quelle police ! Mon Dieu, quelle police ! »

» Ou encore, à propos de quelque nouvelle à sensation publiée dans un journal :

— « Croyez-vous que la police découvre la vérité sur ce crime ? On n'a plus de sécurité, avec de pareilles négligences... Et, sans police, pas de travail... »

» En prononçant de pareils propos, et qui trahissaient, par leur constant retour, l'obsession de l'idée fixe, M. Shaw me regardait, avec ses yeux clairs, d'un regard qui se détournait, qui se brisait plutôt dès qu'il rencontrait le mien en face. Il y avait, dans l'arrière-fond de ses prunelles, d'un bleu pers, une anxiété continue, comme si l'attente d'un danger l'eût secoué sans cesse d'un frisson de peur. Quelquefois cette anxiété se faisait si profonde qu'il pâlisait en tenant un de ces discours sur les assas-



sinats et les assassins. Ce n'était qu'une seconde et le sang revenait tout de suite à sa face rousse, où frisait un poil très court, la barbe d'un homme qui a porté les joues et la bouche rasées jusqu'à plus de trente ans. Il en avait quarante. Et je me disais : — « Mon garçon, tu voudrais beaucoup « me faire croire que tu as un grand amour pour « la police, afin que je ne devine pas que tu en « as une grande peur. Tu ne penses qu'à elle et tu « ferais mieux de t'en taire. » Oui, telles étaient les réponses que je lui adressais mentalement. Car je ne me souciais pas d'en savoir davantage. Il était poli, obligeant. Avec cela un tireur de premier ordre. Je pouvais laisser mes armes chez lui et mes chiens dormir sous son toit en parfaite sûreté. Et puis, j'ai du vieux sang de *outlaw* dans les veines. J'ai toujours pensé que la meilleure des justices est celle que l'on se fait à soi-même. Que M. Shaw eût exécuté quelque infâme landlord sur une des routes du Connemara ou du Donegal ne me paraissait pas plus coupable que les lynchages auxquels mes compatriotes se livrent de temps à autre. Ce n'est pas très légal, mais c'est très sain... »

— « D'ailleurs... » continua-t-il après avoir attendu une objection que je ne lui fis pas. Quand les Américains veulent étonner un Européen, ce dernier n'a qu'à se taire. C'est la meilleure réponse, et celle qui les déconcerte le plus. « D'ailleurs, je n'allais pas tarder à apprendre que je me trom-

pais, et que M. Shaw n'était rien moins qu'un justicier. — Une nuit, exactement à cette même époque, il y a cinq ans, nous dormions tranquillement, mes trois domestiques noirs et moi, dans le chalet que vous connaissez, lorsque des coups frappés violemment à la porte nous réveillèrent en sursaut. Je répondis à cet appel comme il convient dans des endroits comme celui-ci, même à présent, en prenant mon fusil, et ordonnant à mes trois noirs de prendre le leur, à très haute voix, pour que le visiteur sût bien qu'il aurait à qui parler. L'homme avait entendu mes ordres, et une supplication éperdue succéda aux coups de poing. Je reconnus avec stupeur la voix de M. Shaw qui gémissait, qui étouffait son appel comme quelqu'un qui a peur que son cri ne porte trop loin.

— « Ouvrez ! ouvrez, par pitié !... C'est moi, M. Shaw, ouvrez-moi, tout de suite... »

• Il y avait une telle détresse dans son accent que je lui ouvris en effet sans hésiter. Je vis entrer un homme dont le visage décomposé, livide, révélait une terreur indicible. Du sang tachait sa chemise de flanelle, à la place de l'épaule. Son pantalon s'était déchiré aux broussailles, et ses pieds nus prouvaient qu'il avait été surpris dans son sommeil. — Nous dormons tous, ici, habillés sur notre lit. — Quand il entra dans la chambre, le regard circulaire qu'il jeta de tous côtés fut celui d'une bête traquée. Il tenait un pistolet de la main gauche, et comme son bras droit pendait inerte, je reconnus que le sang dont il était cou-